

Charles Larmore, *Les pratiques du moi*, Collection « Éthique et philosophie morale », PUF, Paris, 2004, 264 pages

Rémi Coignard-Friedman

Number 41-42, 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002472ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002472ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Coignard-Friedman, R. (2005). Review of [Charles Larmore, *Les pratiques du moi*, Collection « Éthique et philosophie morale », PUF, Paris, 2004, 264 pages]. *Cahiers de recherche sociologique*, (41-42), 289–292.
<https://doi.org/10.7202/1002472ar>

Compte rendu

Charles Larmore, *Les pratiques du moi*, Collection «Éthique et philosophie morale», PUF, Paris, 2004, 264 pages.

Charles Larmore, dans cet ouvrage paru en 2004, s'interroge sur la nature du moi. Vaste question dont la réponse convenue contient bien des apories et que le professeur de l'Université de Chicago cherche à dépasser. Rien de plus simple en apparence que d'être soi-même. Il suffirait à l'individu de suivre les inclinaisons d'un moi immédiatement appréhendable. Néanmoins le rapport à soi et la connaissance de soi se révèlent bien plus complexes qu'il n'y paraît et relèvent davantage de l'énigme que de l'évidence. Trois grands thèmes ressortent de l'ouvrage: la remise en cause de l'authenticité, l'examen de la notion de réflexion servant de levier pour énoncer une théorie nouvelle du moi et enfin le questionnement de la permanence supposée du moi à travers le temps.

La question de l'idéal d'authenticité est en premier lieu débattue par l'auteur. Il remet en question cet idéal, lequel rime avec la possibilité d'être pleinement soi-même et de ne faire qu'un avec un moi supposé naturel et répudie le cliché voulant que l'authenticité consiste à coïncider avec l'ensemble des traits et des intérêts du sujet, indépendamment de ce que la convention et les modèles empruntés ont fait de lui. L'auteur clame qu'«être naturel constitue toujours une façon parmi d'autres d'être comme un autre¹» et que, se sacrifiant à cet idéal, le sujet succombe alors à ce que Valéry appelait «la comédie de sincérité» résumée par la maxime: «Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître» (La Rochefoucauld). Les moments de spontanéité sont eux-mêmes régis par des conventions qui gouvernent ce qui passe pour des paroles ou des gestes authentiques. On l'aura compris, l'existence de ce moi pur subsistant au fond de chacun serait chimérique. L'idéal de devenir semblable à ce noyau intime serait voué à l'échec dans la mesure où l'identification à une forme d'existence quelconque ruine l'identité voulue dans l'acte même de la contempler. Larmore défend ensuite l'idée selon laquelle prendre appui sur autrui ne saurait être répréhensible et reprend la formule chère à Pascal pour qui «la coutume est notre nature», supposant ainsi que le mécanisme élémentaire dans la formation de l'individu est l'imitation. Néanmoins, il

1. p. 17.

conviendrait d'introduire une distinction concernant le statut de l'imitation et de différencier «l'action qui se modèle sur une convention et l'action qui provient d'une habitude créée par la convention²». L'importance accordée de nos jours à la notion d'authenticité serait liée au développement moderne de la conviction qu'il faut priser le caractère irremplaçable de chaque vie individuelle. Selon Larmore, on ne peut réduire l'individualité à la singularité et il conviendrait de disjoindre authenticité et originalité.

Une fois remise en cause, cette notion d'authenticité se trouve redéfinie en tant que «capacité à nous donner à telle ou telle possibilité sans nous regarder d'un point de vue d'un autre». Dès lors, être pleinement soi-même n'exige pas la prise de distance avec les conventions sociales mais seulement avec les attentes supposées d'autrui. La notion d'authenticité doit être replacée comme une valeur parmi d'autres et non comme valeur suprême, de sorte que la connaissance de soi passerait par le fait de se scruter à partir d'un regard extérieur.

Passons au statut de la réflexion. La tâche première de la réflexion serait de remettre en ordre les convictions du sujet face à la perturbation provoquée par un doute. Dès lors, la réflexion devient réflexion sur soi lorsque l'objet problématique devient le rapport à soi-même. Or, l'objet de la réflexion n'est pas absolument identique à l'individu qui réfléchit dans la mesure où l'acte même de réflexion ne peut pas faire partie de ce qui est devant l'esprit. Reprenant la distinction sartrienne entre «le moi» et «le soi»³, Larmore pose la non-coïncidence constitutive du moi; le sujet se trouvant toujours à distance de lui-même.

Dans le but de saisir la nature du rapport à soi, Larmore distingue réflexion cognitive et réflexion pratique. Dans le cas de la réflexion cognitive, le moi apparaîtrait sous l'aspect de son intelligibilité universelle lorsque le sujet se divise en deux pour se regarder de l'extérieur, le sujet réfléchissant sur lui-même en spectateur désintéressé. Dans le cas de la réflexion pratique, le sujet se rapporte à lui-même, non pas du point de vue d'un autre, mais à titre d'un moi que le sujet a ou est seul à être. Larmore entend placer la réflexion pratique parmi les formes de l'authenticité.

La transparence à soi est un mythe dont il conviendrait de se débarrasser; il n'existe pas de type de connaissance exceptionnel dont le sujet disposerait à l'égard de lui-même. L'intériorité du moi signifie

2. p. 83.

3. «Le moi» objectivité pour Sartre est une illusion et désigne par «le soi» la vraie nature du sujet qui est de ne pas être sa propre coïncidence résumée par la formule célèbre: «On n'est pas ce qu'on est, on est ce qu'on n'est pas.»

simplement que seul le sujet est en mesure de s'engager. L'intelligibilité du moi passerait uniquement par un rapport à soi pratique: «C'est seulement parce que dans nos croyances et désirs nous nous engageons à respecter leurs implications que nous devenons des objets de connaissance, y compris pour nous-mêmes⁴.»

La thèse de Larmore est simple: il s'agit de mettre en lumière le caractère du rapport à soi essentiel au moi. Ce rapport à soi définit pour chacun un moi insubstituable qui réside dans le fait de s'engager, de prendre position. Au centre du rapport pratique à soi se trouve la notion centrale d'engagement. Croire ou désirer une chose renferme l'engagement de se comporter conformément à la croyance ou à la valeur présumée de l'objet du désir. L'intimité avec soi-même appartient à un ordre où le rapport à soi est essentiellement pratique ou plutôt normatif, dans la mesure où s'engager oblige le sujet à respecter ce que l'engagement lui a donné raison de faire. Le propos de l'auteur est de révéler la structure foncièrement pratique du moi. Le rapport à soi constitutif du moi consiste en ce qu'il s'engage dans tout ce qu'il pense ou qu'il fait. Pour Larmore la connaissance de soi passe par un rapport non réflexif qu'est l'action. «Le moi se rapporte à lui-même en s'engageant et non en se qu'il se connaît⁵.» Larmore cherche à abandonner la notion d'un moi profond et tout fait auquel nous devrions être fidèle pour introduire une théorie nouvelle du moi reposant sur une conception normative de celui-ci.

Passons sur la conception normative de l'esprit définie par l'auteur pour fixer notre attention sur la question de la continuité du moi à travers le temps. La permanence du moi ne serait pas liée à celle d'un quelconque moi substrat, mais naîtrait du recouvrement partiel des différents engagements du sujet à travers ses expériences. Quant au bien du sujet, il se trouverait quant à lui toujours en devenir et ce serait à mesure que l'individu vit que ce bien se définirait. Pour Larmore «le bonheur, est le fruit de l'imprévu autant que de nos propres efforts et la responsabilité supposée du sujet n'est pas aussi grande que l'idéologie le prétend: le bonheur de par sa nature n'est jamais qu'en partie notre propre œuvre. Il est toujours aussi une trouvaille⁶.» Finalement la notion d'autonomie, valeur cardinale aujourd'hui toute repandue qu'elle soit, s'avère problématique; il conviendrait d'«abandonner cette passion de maîtrise qui

4. p. 183.

5. p. 96.

6. p. 262.

nous pousse à croire que rien n'a de valeur si nous n'en sommes pas l'auteur⁷».

Quoique parfois redondant, le propos de l'auteur se révèle d'un grand intérêt, permettant au lecteur de démêler le bon grain de l'ivraie et de mettre en perspective une des valeurs de notre temps, la conformité à soi, en montrant que cet impératif tel qu'il est défini est inatteignable et constitue une illusion. En cherchant à comprendre la nature du rapport par lequel le moi se définit l'auteur contribue à éclairer l'une des formes de la normativité contemporaine et éclaire l'énigme semblant se poser à chacun dans une société d'individus: qu'est ce qu'être soi-même?

Rémi COIGNARD-FRIEDMAN
Université du Québec à Montréal

7. p. 262.